Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **44 (1939)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notices nécrologiques

Le Dr Xavier Jobin

(1864-1939)

M. le Dr Xavier Jobin, avocat et ancien conseiller national, n'est plus. Sa disparition laissera un grand vide dans le Jura tout entier dont il était un des esprits les plus brillants, un des cœurs les plus ouverts et une des consciences les plus hautes.

Né en 1864 à Porrentruy, il fit des études de droit à Paris, Nancy et Berne, études couronnées par un savant doctorat, après avoir puisé au collège des Jésuites de Feldkirch cette instruction solide et cette éducation distinguée qui caractérisent les hommes de l'ancienne génération.

Fidèle entre tous, il sut le prouver déjà lors de la période du Culturkampf, de triste mémoire.

Rédacteur du «Pays» de 1891 à 1893, il entra plus tard dans les assurances où il acquit rapidement une place en vue et il se lança dans la politique où il voyait une œuvre de réhabilitation, de récupération, de justice à accomplir et de bien à promouvoir, en compagnie des Folletête, des Daucourt, des Boinay et des Choquard.

En 1901, il entre au Grand Conseil où il demeure jusqu'en 1922 comme représentant des Franches-Montagnes. Il reprend le collier — après une interruption de quatre ans, — de 1926 à 1934 comme représentant du district de Porrentruy.

De 1917 à 1919, il accomplit une première période au Conseil National pour y siéger d'une façon permanente de 1922 à 1931.

Il y acquit rapidement une place en vue dont il fit profiter le Jura. Deux interventions le mirent plus spécialement en vedette : celle concernant le séparatisme du Jura, dont il était un des partisans les plus désintéressés, et celle concernant l'élevage du cheval du Jura.

Au sein de son district, il fut juge de police et membre du Conseil communal de la capitale d'Ajoie, notamment.

Son activité politique, toujours sincère et mesurée, se doublait d'une féconde activité sociale : le christianisme social, en effet, le comptait parmi ses meilleurs défenseurs.

Mais il fut aussi un apôtre de l'action catholique, lui dont la foi dirigeait tous les actes, un chevalier fervent de l'instruction chrétienne et un chef autorisé du chant sacré.

Les épreuves qui ne l'épargnèrent point, il les accepta avec cette sérénité, cette humilité et cet abandon à la Providence, apanage des plus belles âmes.

M. le Dr Xavier Jobin — à l'éloquence vibrante et rayonnante, — fut toute sa vie un exemple, car il se dévoua sans compter au service de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

Qu'il jouisse en paix de la récompense du Maître.

Gt..

Dr Edouard Houlmann

(1870-1940)

La mort du Dr Edmond Houlmann, médecin, survenue le dimanche 7 avril 1940, a causé une vive émotion à Porrentruy et en Ajoie, où il était très connu. Certes, dans son entourage immédiat, on le savait gravement malade, mais personne ne pouvait supposer qu'avec sa forte constitution, il ne résisterait pas au mal qui le minait.

Enfant de Porrentruy, ville à laquelle il était particulièrement attaché, le Dr Edmond Houlmann était né en 1870. Ses études à l'Ecole cantonale et à l'université terminées, il s'intalla après un stage de quelques années, dans sa ville natale. Il était alors le plus jeune médecin du canton. Grâce à se connaissance parfaite de son art, à la sûreté de son diagnostic, à l'empressement qu'il mettait à suivre ses malades, il acquit bientôt une très grande vogue et sa clientèle lui resta fidèle jusqu'à la mort. Médecin aimant sa profession, pendant 45 ans il fit preuve d'une splendide activité, restant sur la brèche jusqu'au dernier moment où, terrassé par les souffrances qu'il ne voulait jamais avouer, il dut s'aliter. Le Dr Edmond Houlmann à cause de sa haute compétence professionnelle, fut un membre distingué du corps médical de Porrentruy.

Le défunt ne joua pas un grand rôle dans la vie politique de sa ville natale, ayant toujours désiré se vouer aussi entièrement que possible à la médecine. Il fit cependant longtemps partie de la Commission de l'Ecole secondaire et plus longtemps encore de la Commission de l'Ecole cantonale dont il était le vice-président au moment où la mort le frappa. Fervent adepte des sports, il prit

part, dans le Jura, en Suisse romande et en France, à de nombreuses courses de chevaux et s'intéressa ensuite tout particulièrement à l'automobile dont il assura le développement en Ajoie.

Edmond Houlmann, grâce à sa pondération dans ses jugements, à sa volonté, à sa fermeté d'âme, à son travail, fut un homme de devoir qui peut être cité en exemple et dont ses amis et les nombreux malades qu'il a soignés garderont le meilleur souvenir.

P. C.

Hermann Chapuis

(1887-1940)

Le 31 mai 1940, à l'âge de 53 ans, succombait à une affection des voies respiratoires, M. Hermann Chapuis, professeur à l'Ecole cantonale.

S'il y avait un homme actif, s'intéressant à tous les problèmes, confiant dans l'avenir, c'était bien Hermann Chapuis. Aussi sa mort rapide a-t-elle causé une véritable stupeur parmi ses collègues et ses nombreux amis.

A l'Ecole cantonale comme dans tous les milieux où il fut appelé à assumer une fonction ou à remplir un mandat, Hermann Chapuis fut vivement regretté. Maître consciencieux et capable, d'une probité professionnelle remarquable, homme serviable et sensible, il sut donner à son enseignement un caractère vivant et un intérêt sans cesse renouvelé. Son dévouement à la cause de l'Ecole, le souci qu'il prenait de se mettre au courant de toutes les nouveautés, son entregent, sa bonne volonté lui avaient valu l'estime des milieux scolaires et la sympathie particulière de ses collègues. Pendant de longues années, il fut membre du Comité cantonal bernois des maîtres aux Ecoles moyennes ; il occupait en outre au moment où la mort est venue le surprendre, le poste de président de la société jurassienne des maîtres secondaires.

Dans la vie politique et économique de Porrentruy, Hermann Chapuis joua un rôle en vue en se révélant un animateur dont l'influence fut souvent très grande.

En sa qualité de secrétaire général de la Société philanthropique «Union», et de président du Conseil d'administration de la Coopérative d'Ajoie, il fit preuve d'une belle puissance de travail, d'un extrême bon sens, de fermeté d'âme, de prudence et de sagesse. Ce qu'il entreprenait, il l'accomplissait jusqu'au bout. Fidèle

à ses idées, fidèle à ses amis, il ne transigeait pas avec les principes, ce qui lui valut, au cours de sa vie d'honnête homme, des appuis solides et ce qui permettra à ceux qui l'on connu de conserver longtemps sa mémoire.

P. C.

Jules Girard

(1852-1938)

L'Erguël a produit peu de personnalités d'une originalité aussi marquée que celle de ce regretté M. Girard. Il fut connu bien au-delà des frontières de notre petit pays et les particularités de sa physionomie et de son allure étaient bien le reflet d'un caractère doté d'une individualité très accusée.

Neveu d'Ami Girard, qui s'illustra dans les événements de 1848 à Neuchâtel, il naquit, comme celui-ci, à Renan. Alors qu'il était encore en bas âge, ses parents quittèrent cette localité et reprirent, à St-Imier, l'Hôtel de la Couronne, établissement de vieille renommée auquel ils donnèrent une notable extension. Les antiques diligences qui remontaient le Vallon y avaient leur relais et la société aisée et cultivée s'y rencontrait le soir. C'était l'ère heureuse et prospère des petits comptoirs d'horlogerie, période où notre cité se développa sensiblement.

Charles, frère aîné de Jules, étudia la médecine et s'éleva rapidement au titre de professeur de chirurgie de l'Université de Genève. La mort brisa prématurément cette carrière qui s'annonçait brillante. Jules perdit également de bonne heure son père, et c'est lui qui exploita «La Couronne» jusqu'en 1897. Par la suite, il ne conserva que le commerce des vins pour lequel ses qualités de fin connaisseur le prédestinaient.

Sa nature brûlante d'activité, entreprenante, se passionnait pour tout ce qui est nouveau. Il avait l'âme et la hardiesse du pionnier et il collabora à presque tout ce qui se créa à cette époque. Nous le voyons figurer dans une quantité de commissions et comités locaux, car, resté célibataire, il put vouer une somme considérable de temps et d'efforts au bien public et à l'utilité générale.

La liste serait trop longue si nous devions énumérer toutes les œuvres et les sociétés dont il fit partie ou même qu'il présida. Bornons-nous seulement à ne citer que les plus importantes.

St-Imier souffrait régulièrement de pénurie d'eau. Il fallut

capter la Raissette à Cormoret, construire une usine de pompage et toute une canalisation. Ce fut une idée géniale pour l'époque et sans cette audacieuse entreprise, tout le développement de la localité eût été entravé. Plus tard, la construction du Funiculaire de Mont-Soleil, la création de la station, de son hôtel, de ses chalets, de son réseau d'eau eut comme initiateurs Jules Girard et son ami, le Dr E. Miéville. Sur l'autre versant de la vallée s'érigea l'Hôtel de Chasseral et l'on établit le pittoresque chemin de la Combe-Grède. Là aussi, Jules Girard fut un des ardents et clairvoyants promoteurs.

Il était sportif et fervent admirateur de la nature. Officier, tireur, escrimeur, gymnaste, il totalisa 80 ascensions alpines et présida longtemps la section du C. A. S. où l'atmosphère cordiale était à l'unisson de son humeur toujours enjouée. Il créa et développa l'établissement des Bains froids et jusqu'en ses dernières années, il ne manquait pas d'y descendre faire quelques brasses. Sa résistance était étonnante et tout l'intéressait. Il entreprit nombre de voyages qui le conduisirent jusqu'au cercle polaire et sous les tropiques. Neut-il pas la téméraire fantaisie d'aller fêter son 80e anniversaire aux pieds des Pyramides ?

Et cependant, à côté de ces performances, il voua tout autant de culte aux arts et à toutes les activités de l'esprit. Il suivait assiduement l'activité de la Société d'Emulation et manquait rarement les assemblées générales. Il fit construire, en 1885, le Casino, la première salle de spectacles de notre localité et patronna personnellement des tournées où l'on entendit, entre autres, Sarah Bernhardt et Coquelin cadet. Sous son initiative se fonda, par la suite, la Société des Amis du Théâtre, et le Casino connut de nouvelles gloires.

Pour les Emulateurs, il convient de relever surtout l'intérêt que le défunt témoigna à la peinture et aux arts décoratifs. Il fut en relations avec plusieurs artistes de son temps et se plut à être, pour quelques jeunes un Mécène discret. Ainsi se constitua-t-il une collection de tableaux qui est certainement une des plus riches de la région et dont il a légué généreusement vingt des plus belles pièces au Musée. Au cours de ses voyages en France, il s'appliqua à retrouver les gravures de Bénédict-Alphonse Nicollet (1747-1806), natif et originaire de St-Imier et il eut la bonne fortune de mettre la main sur plusieurs cuivres originaux du graveur du roi Louis XVI. Les vieux meubles de style, les armes, les étains, les objets d'art anciens, le passionnaient, et il n'hésitait pas à se déplacer aux confins de la Suisse pour dénicher une antiquité rare. Collectionneur impénitent, son intérieur était devenu, au cours des années, un véritable petit musée.

Il atteignit le bel âge de 86 ans, sans perdre sensiblement sa

vigueur d'esprit, ni sa jovialité. Mais quand une première attaque et quelques infirmités l'eurent obligé à se ménager, il déclina rapidement et la mort le terrassa bientôt.

Avec lui disparaît le dernier représentant d'une génération vaillante qui contribua à donner à St-Imier un essor durable. Puisse-t-il sortir de la jeunesse actuelle de nombreux citoyens au cœur large et à l'activité féconde et multiple, tels que Jules Girard en fut un si parfait exemple !

P. N.

Professeur Bélisaire Huguenin

(Le Locle 1876 — Berne 1940.)

Bélisaire Huguenin vit le jour au Locle ; il y fréquente l'école primaire. Pour bien posséder l'allemand, il fait sa maturité à Aarau en 1894, poursuit ses études de médecine à Lausanne, puis à Berne, où il est diplômé en 1899. Dès lors, Huguenin ne quittera plus les laboratoires universitaires où il deviendra assistant des plus grandes sommités médicales de l'époque : Jadasson, Langhans à Berne ; Bard, Zahnd, Askanazy à Genève, où il est chef de laboratoire de la clinique chirurgicale et obstétricale. Son intérêt, sa passion se portent de bonne heure vers l'étude des tumeurs malignes, et ses nombreux travaux dans ce domaine — thèse de doctorat, *venia docendi*, — attirent bientôt sur lui l'attention du monde savant. Ses cours sont très fréquentés.

La chaire de pathologie de la faculté vétérinaire de Berne étant devenue vacante en 1913 par le départ pour raison d'âge du professeur Guillebeau, Huguenin fut appelé à succéder à celui-ci La sphère d'activité du professeur Huguenin se trouvait élargie ; il mit tout son savoir et toutes ses forces à développer le laboratoire ainsi que les recherches bactériologiques et pathologiques. Ses efforts furent heureux. Le matériel d'enseignement grossit et les recherches scientifiques que Huguenin inspira se reflètent dans un nombre respectable de thèses de ses élèves. Lui-même se voue spécialement à l'étude du goître de nos animaux. Il rendit aussi des services méritants à la clinique médicale. A plusieurs reprises, il représenta la Suisse à des congrès internationaux de pathologie. Ses locaux de travail et plus particulièrement la halle d'autopsie, manquaient du plus simple confort, et c'est probablement dans

ces lieux humides et glacés en hiver que Huguenin contracta les maux qui minèrent peu à peu sa santé.

Huguenin était un caractère ouvert, franc, loyal. Il ne se donnait pas au premier contact ; il fallait gagner et mériter sa confiance. Les déboires, qui attendent tout homme sincère et de forte volonté, ne lui furent non plus pas épargnés. Ses grandes connaissances l'appelaient à une destinée plus élevée. Huguenin trouva dans sa famille, dans ses travaux, parmi ses nombreux amis de la colonie romande de Berne et dans son dévouement aux choses de l'Université — il fut plusieurs fois doyen de la Faculté vétérinaire : il succéda au professeur Crelier comme administrateur de la caisse des pensions de l'Université, — la récompense intime qui naît toujours au cœur du bon citoyen.

Le professeur Huguenin fut amené à l'Emulation par ses amis jurassiens. Il y donna plusieurs conférences fort goûtées. Il fréquentait assudûment les réunions du soir aux «Maréchaux»; il y apportait des thèmes nouveaux, une discussion vive, franche et de bon aloi.

La section de Berne de l'Emulation jurassienne pleure aujourd'hui un ami sincère et un parfait honnête homme.

R. I. P.

M. R.

Dr Albert Schenk

(1873-1939)

Le 3 décembre 1939, une douloureuse nouvelle nous frappait, M. le Dr A. Schenk, qu'un mal terrassait depuis quelques semaines, expirait au Lindenhof. Nous accourûmes au chevet du mourant et nous eûmes l'ultime grâce de recueillir son dernier soupir.

Oh ! la mort des aimés, cette misère avant, ce pauvre corps sculpté par la douleur, cette parole qui s'éteint, ce silence, cette nuit ! Quelle preuve de notre néant !

M. Schenk s'en est allé, il est mort à son poste, après une vie de travail acharné, d'abnégation, de dévouement et de bonté.

Les Emulateurs connaissent son œuvre, la plupart de ses écrits ayant paru dans les Actes. Il aimait son Jura et tout ce qui touchait à sa petite patrie, à son village natal de Péry, à son cher La Heutte, qui le vit grandir, l'intéressait particulièrement. Il publia plusieurs œuvres historiques qu'on lit toujours avec un réel plaisir parce que écrites d'un style simple et vivant, elles plaisent au lec-

teur par leur richesse d'idées et leur précision des faits. Il fut correspondant de plusieurs quotidiens et élabora une grammaire française à l'usage des écoles de la Suisse alémanique que plusieurs de nos cantons ont déclarée moyen d'enseignement obligatoire.

C'était un érudit.

Son école était sa vie. Il lui a consacré toutes ses forces, toute sa volonté. Il lui a donné le meilleur de lui-même. Professeur de français à l'Ecole de Monbijou, puis à l'Ecole de commerce des jeunes filles de la ville de Berne, il a, durant toute sa vie, travaillé à faire connaître, apprécier et aimer notre belle langue française. Que de patience, que de labeur, mais aussi quelle satisfaction intellectuelle et morale du fructueux travail accompli. L'heure de la retraite avait sonné pour lui, mais en serviteur fidèle et bon, il n'a pas voulu se reposer, en cet automne 1939, alors que la mobilisation générale demandait à chacun de servir son pays. Mais la mort l'a pris. Ses élèves ont chanté sur sa tombe l'émouvante : «O ma chère maison». Son école a été sa maison qu'il a bâtie, pierre par pierre, sur le roc solide de la patience et de la persévérance.

C'était un travailleur.

Il était généreux. Il donnait, il donnait de bon cœur. Il ne connaissait pas l'égoïsme. Il vivait par l'altruisme, par la bonté, la charité. Que de détresses soulagées, que de larmes séchées, que d'existences assurées, que d'avenirs souriants grâce à son aide efficace et silencieuse, car, en bon chrétien, sa main droite ignorait ce que faisait sa gauche. Jamais il ne sollicita la reconnaissance, faisant le bien parce que c'était le bien. Souvent mal récompensé de sa générosité, il n'eut jamais un mot de regret et sa première pensée à l'égard de quiconque était : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même».

D'un caractère droit et volontaire, il a suivi le chemin de l'honnêteté et de la justice. Impartial dans ses jugements, équitable dans ses actes, il combattait avec acharnement, avec virulence même pour les causes qui lui paraissaient bonnes. Heureux sont de tels lutteurs. Il m'écrivait un jour : «Va avec vaillance en te souvenant toujours que la meilleure des politiques est celle de l'honnêteté et du droit chemin». Conseil qui fut toute sa vie.

C'était un chrétien.

La terre dans laquelle il repose, cette terre qu'il a tant aimée, c'est celle de son enfance, de sa famille, de son Jura. Sa compagne dévouée, qui a été pour lui sa joie, son soutien et son seul amour après plusieurs années de déception, d'amertume et de luttes, a exaucé le vœu le plus pieux que le défunt ait exprimé: celui de dormir dans cette terre jurassienne, terre rude, ingrate, austère, mais qui produit la semence capable de donner les plus riches moissons.

M. le Dr Schenk n'est plus. Il repose de ses travaux. Pleurons-le, les larmes sont la rosée de cette fleur des cieux nommée l'espérance, honorons-le en travaillant, mais surtout, pleurons-le debout, appliqué à quelque saint effort.

C'était un Jurassien.

H. L.

Joseph Villemin

(1890-1940)

Il avait tout du chêne : la carrure, l'envergure, la majesté. Sa voix dominait le fracas de l'orage. Un microbe insidieux s'est glissé en lui ; le typhus a abattu cette puissance.

Joseph Villemin fit, en 1907, sa maturité à l'Ecole cantonale de Porrentruy, son pays natal, où déjà il charmait ses camarades et ses maîtres par son amabilité, sa gentillesse, son besoin inné de rendre service. Toute sa belle et gaie jeunesse fut illuminée par la chaude affection de sa mère et de ses amis. Villemin conquiert en un tourne-main, au Poly, le brevet d'ingénieur géomètre. Puis ce furent l'engagement par la topographie fédérale, le plein épanouissement des forces et des connaissances, du dessin topographique qu'il possédait à merveille. Des voyages et des missions à l'étranger, le travail en été dans nos hautes montagnes, loin des hommes et plus près de Dieu. L'ascension continua dans sa vie civile et militaire où il fut capitaine du génie.

Les sociétés romandes de Berne faisaient fréquemment appel à l'entregent, au dévouement et au charme communicatif de Joseph Villemin et souvent remirent dans ses mains leur destinée. Lui-même fonda la Société radiesthésique de Berne, car il sentait, dans cette science non encore dégagée des gangues de la genèse, un art nouveau, subtil, intéressant à développer.

Villemin était très hospitalier et il recevait ses amis à son foyer avec une joie discrète.

Villemin ne fut pas un membre très zélé de l'Emulation. Trop de choses et d'obligations absorbaient son activité, mais, dans les grandes occasions, il était toujours présent.

Brusquement, cet enchantement s'est évanoui. Joseph Villemin dort son dernier sommeil à Périgueux, dans cette bonne terre de France qu'il aimait tant. Une très vieille mère, une épouse et une

fille dans la douleur, pleurent la mort d'un être chéri et l'effondrement de leur bonheur. Les amis conservent de Joseph Villemin le souvenir d'un homme bon, sincère, ouvert et franc.

M. R.

Jules-Emile Hilberer

(1869-1939)

Il est du nombre de ceux dont le nom mérite d'être inscrit au Livre d'Or de la Société jurassienne d'Emulation, qu'il aima depuis ses jeunes années, qu'il n'oublia point lorsqu'en pays lointain il passa la majeure partie de sa vie et qu'après son retour il en disait, dans un mémoire paru dans les «Actes» : «Non seulement elle voulait être le flambeau de la science et des lettres, mais encore un rendez-vous de frères, un foyer régénérateur de pensées sereines, la tribune de la tolérance et de la paix».

Né à Bienne le 11 juillet 1869, il perdit sa mère alors qu'il avait à peine sept ans : une première et dure épreuve qui a laissé en lui un stigmate indéfectible. La douce chaleur n'ayant pu être remplacée au foyer qu'il eût tant aimé, il fut placé quelque temps après, dans un institut de jeunes gens aux Verrières. Il avait quatorze ans quand mourut son père ; le conseil tutélaire de Bienne confia les soins de sa destinée à M. Aeberhard, associé de celui-ci dans un comptoir d'horlogerie. Il fallait songer à se faire une carrière : le jeune Hilberer avait un goût inné pour l'étude, et se mit en tête qu'il trouverait une ambiance de bonne camaraderie à l'Ecole normale de Porrentruy. Il ne s'était pas trompé ; du reste son caractère jovial et primesautier ne pouvait qu'inspirer la sympathie de chacun. Il avait aussi toute la nature de l'autodidacte en herbe qu'il dut être durant son séjour dans les montagnes neuchâteloises. Les sciences, la littérature, la musique, tout l'intéressait et faisait naître en lui le besoin d'activité qui, durant toute sa vie, ne l'abandonna point.

Un peu d'ambition le stimulait peut-être. Suffit qu'étant en troisième classe, il était déjà correspondant assez régulier du «Rameau de Sapin», journal populaire bien connu à cette époque. Ayant toujours eu un faible pour la botanique, il y faisait paraître des monographies de plantes rares accompagnées de dessins d'après nature qu'avec non moins de zèle crayonnait pour lui son ami

Jabas. Tous deux aussi taquinaient alors discrètement la Muse, et quand, au printemps de 1889, le jeune Hilberer obtint son brevet, il demanda comme une faveur à son tuteur de lui accorder les fonds nécessaires à la publication de ses premières poésies qui parurent en une modeste plaquette sous le titre de : «Mon péché de jeunesse». Vers sans prétention, sans doute, mais qui dévoilaient une âme toute prête à s'ouvrir vers de plus larges horizons.

Dut-il à son tempérament ou à l'influence de nombreuses lectures sur son esprit quelque peu romanesque de ne pas trouver goût à enseigner dans une de nos écoles jurassiennes ? Il ne s'en est ouvert à personne. En 1890, il s'engagea comme maître de français dans l'établissement international d'éducation de Riva-San-Vitale, au Tessin. La langue italienne devenait pour lui familière, quand après un peu plus d'un an, il reçut de son cousin, M. Crottet, pasteur d'une église française de St-Petersbourg, une invitation à se rendre dans cette ville. Toujours enthousiaste, il n'hésita pas un instant à faire le long voyage et, de suite, occupa une place fort honorable, puis entra en qualité de précepteur dans la famille du comte Olsoufieff, chef du cabinet privé et adjudant de l'empereur Alexandre III. Temps combien précieux pour lui, car il pouvait accompagner les fils de la maison dans les beaux voyages qui leur était permis de faire pendant leurs vacances. C'est ainsi qu'il put tour à tour se rendre en Crimée, en Grèce, en Palestine, en Egypte, et de partout il rapportait une ample moisson de souvenirs. En outre, il consacrait tous ses loisirs à des études sérieuses qui lui permirent d'obtenir le brevet de professeur de gymnase russe. Au printemps 1894, il épousa une amie de ses jeunes années, Neuchâteloise qui était venue le rejoindre en ce lointain pays, et allait devenir la très fidèle compagne de sa vie. Il enseigna au Gymnase de Petersbourg, puis à celui de Narva, lorsque, en 1902, il fut appelé à occuper la chaire de littérature française à l'Université d'Odessa. Après une belle carrière, il allait avoir droit à la pension de retraite assurée par le gouvernement, quand éclata la terrible révolution. L'on sait que sans considération aucune des personnes, les bolcheviks se livrèrent au plus honteux des pillages. D'un jour à l'autre, la famille de notre ami se trouva dans le plus grand dénuement. Après quelque temps, les deux fils alors aux études, purent gagner la Suisse, mais il n'en fut pas de même pour Hilberer père. Alléguant sa connaissance de quatre langues, on lui fit entendre qu'il était de son devoir de prendre la succession d'un pasteur défunt, surtout pour présider les cérémonies des inhumations, très fréquentes en ces jours de terreur. Il ne refusa pas d'assumer cette lourde charge et s'y dévoua tout entier, car son âme était, malgré les déboires, restée fermement chrétienne. Il nous l'a démontré plus tard, dans un beau poème

intitulé «Hellénia», qu'il nous a laissé comme une profession de foi. Ces seuls vers pourraient en être le sommaire :

Puis vint Platon, cherchant l'Harmonie en ta cause,
Mais l'homme défiant n'entendit pas sa voix ;
Pour faire triompher l'Idéal sur la chose,
Il a fallu le Christ et sa mort sur la Croix.

Hilberer fit alors preuve d'un courage inouï, mais bientôt sa santé en fut profondément ébranlée. La contrainte acceptée et pesant sur lui ne fut levée qu'au jour où le médecin constata qu'il était atteint du typhus exanthématique. Son retour au pays fut un véritable acte d'héroïsme ; il effectua le voyage par mer et par terre presque toujours couché, sa vaillante compagne ne quittant son chevet ni le jour, ni la nuit. Il dut, pour se rétablir, être en traitement durant un an et demi à l'Hôpital de l'Ile, à Berne. Entouré par la bienveillante sollicitude de quelques amis dévoués, il eut ensuite la satisfaction de pouvoir enseigner le français à l'Institut Humboltianum, à l'Ecole professionnelle et dans une école de commerce privée. Habitué à une abnégation constante, soutenu par une volonté de fer, il recouvra sa bonne humeur, son franc parler et l'une de ses grandes joies était de retrouver ses vieilles connaissances du Jura dans les assemblées de l'Emulation. Il se plut de même à y présenter quelques mémoires d'un réel intérêt : Sur les us et coutumes du peuple russe, sur une famille jurassienne distinguée : la famille de Gélieu, sur le comte de Cagliostro, la Revue suisse et la vie jurassienne, etc. Chaque année aussi, il fit cadeau aux nombreux lecteurs des «Actes», de deux ou trois de ses poèmes où il mettait le meilleur de lui-même. L'un d'eux, cueilli au hasard, débute ainsi :

Vieillir ! n'as-tu jamais fait cet auguste rêve ?
Voir sans trop de douleur et sans remords cuisants
Les jours s'évanouir et se passer les ans,
Lentement, doucement jusqu'au soir qui s'achève !

Hélas ! ce rêve fut loin de se réaliser pour lui. Ayant été victime d'un grave accident de la circulation, alors qu'il se rendait à ses cours, il dut faire à nouveau connaissance avec la maladie qui assombrit ses dernières années. C'est après avoir encore beaucoup souffert qu'il rendit son âme à Dieu en disant un au revoir solennel aux siens qui assistaient à ses derniers moments. Le lundi 4 décembre 1939, un petit cortège de parents et d'amis accompagnait sa dépouille mortelle au cimetière du Bremgarten. Dans la chapelle. M. le pasteur Hemmeler retraça avec éloquence ce qu'avait été la vie de ce brave citoyen et vaillant chrétien ; M. Dr

Ritzenthaler, président de la section de Berne de l'Emulation, celle du sociétaire dévoué que fut le défunt. Ce noble ami ne pouvait trouver le repos du grand sommeil que dans sa terre natale.

F. J.

Le Dr P. E Chausse

(1893-1939)

Dans la première semaine de septembre 1939, alors que l'armée était mobilisée et qu'il y exerçait ses fonctions de médecin, le Capitaine Paul Chausse est décédé dans l'accomplissement du devoir.

Consciencieux et dévoué comme il l'était, le Dr Chausse se surmena au cours des travaux de mobilisation et sa santé, déjà un peu ébranlée, ne put résister à l'effort qu'il venait de donner.

Les honneurs militaires furent rendus d'une façon très émouvante à ce Jurassien qui venait de faire à Genève et à sa patrie, le sacrifice d'une vie si noblement commencée et déjà si complètement remplie.

La Section de Genève n'avait pas souvent eu le plaisir de le voir à ses manifestations, bien qu'il ne manquât jamais de lui témoigner de son attachement et du souvenir qu'il gardait de son cher Jura. Il avait d'ailleurs promis une conférence pour l'hiver 1939-1940, où tous ceux qui l'avaient connu à Porrentruy ou dans le Jura eussent été heureux de le retrouver en plein épanouissement d'une carrière que l'on savait féconde et si bien orientée. Ses amis n'auront pas eu cet ultime plaisir, mais ils ne garderont pas moins de ce bon Jurassien, de cet homme de bien et de ce cœur généreux, un souvenir qui ne s'effacera pas.

Voici d'ailleurs ce qu'un de ses amis professionnels a écrit sur la carrière médicale de Paul Chausse, que nous ne saurions mieux faire que de reproduire dans ces lignes, nous rappelant le cher disparu et les qualités que nous lui connaissions dans la vie privée :

«Originaire du Jura bernois, le Dr Paul Chausse est né à Péry, dans la vallée de la Suze, village où son père était instituteur: il y passa son enfance ; se destinant lui-même à l'enseignement, il suit pendant trois ans les cours de l'Ecole normale de Porrentruy. Son diplôme obtenu, il accepte à 18 ans un poste d'instituteur à la Maison d'Education de Sonvilier, maison destinée au relèvement de jeunes délinquants, et s'intéresse dès cette époque aux

côtés pathologiques de la nature humaine ; il suit à Bâle, quelques années plus tard, un cours de perfectionnement et est appelé à Bienne pour y diriger une classe d'anormaux.

De plus en plus attiré par la médecine, Paul Chausse parvient à réaliser quelques économies et, âgé de 25 ans, après sept années passées dans l'enseignement, il se présente avec succès aux examens fédéraux de «maturité», en mars 1918, puis il vient à Genève, où il fait toutes ses études, hormis un semestre passé à Lausanne. Il travaille avec foi et acharnement dans des conditions matérielles souvent difficiles, et reçoit son diplôme fédéral de médecin en automne 1923. En 1924, il épouse une camarade d'études, Mlle Thérèse Klink ; il trouve ainsi le bonheur le plus certain qu'il eut dans sa vie.

De 1924 à 1927, il est premier assistant-chef des travaux au Laboratoire d'hygiène et de bactériologie de l'Université (prof. Cristiani), puis chef de laboratoire de la Clinique chirurgicale, (prof. Kummer), en 1927-1928.

Dès 1926, il s'établit comme médecin dans le quartier des Pâquis et y pratiqua jusqu'à sa mort. En 1933, il est nommé, succédant au Dr Wartmann, examinateur-suppléant aux examens fédéraux d'hygiène et de bactériologie.

Paul Chausse n'est plus, mais nous l'imaginons venant encore à nous, souriant, rapide, et de son pas souple et furtif ; nous garderons toujours familière en nous l'image de cet ami généreux, droit et actif. D'aspect chétif, il jouissait en réalité d'une résistance surprenante à la fatigue, résistance qui devait, hélas ! le tromper sur ses possibilités : la lame usait le fourreau. Son intelligence, toujours éveillée par de nouvelles curiosités, le poussait à une certaine dispersion intellectuelle, mais cela même nous le rendait plus cher et plus attrayant. On retrouvait en lui cette fidélité à l'exactitude, cet entêtement au travail, propres aux horlogers jurassiens. Modeste, d'une cordialité simple, son abord était sympathique d'emblée et parfois très enjoué, grâce à un esprit qu'il avait caustique. Sa vocation médicale fut très profondément marquée, et souvent à son insu, par sa formation pédagogique ; il avait le goût de l'enseignement. C'est ainsi qu'il édite un «Questionnaire d'hygiène» à l'usage des candidats en médecine (1926). Il se montre pédagogue apprécié lorsque, appelé en remplacement du professeur Cristiani, malade, il donne pendant un semestre le cours de bactériologie. C'est mû par un esprit de pédagogie toute paternelle qu'il publie dans la Revue Médicale de la Suisse Romande (octobre 1934), un article intitulé «De la guérison de l'incontinence nocturne d'urine par la psychothérapie». Mais c'est surtout auprès de ses malades que se manifestait son talent d'éducateur par le besoin qu'il avait de les instruire de certaines erreurs préjudiciables à leur santé.

Chausse s'intéressait spécialement aux méthodes de traitements biologiques ; dans cet ordre d'idée, il nous laisse un souvenir de ses préoccupations dans un travail sur «Furoncles, filtrats et vaccins», (Rev. Méd. Suisse Rom., févr. 1928).

Membre assidu de la Société Médicale de Genève, il en suivait les travaux avec beaucoup d'intérêt.

Ses malades seuls pourront dire tout ce qu'il a dépensé de temps et d'ingénieuse patience à leur chevet, tout ce qu'il mettait de minutie, de conscience et de science dans la recherche d'un diagnostique précis et d'un traitement adéquat. Son total désintéressement, son inépuisable bonté, firent de sa carrière médicale un véritable apostolat auprès de ceux de ses malades particulièrement déshérités.

On a cité de lui ce mot d'ordre qu'il avait inscrit, qui répondait à ses aspirations religieuses et auquel il fut absolument fidèle: «Faire vite le bien» ; il avait souligné «vite», c'est dans ce petit mot qu'il faut chercher le message qu'il nous laisse. Faire le bien, mais surtout savoir le faire vite, telle est la discipline efficace que l'esprit inquiet et chercheur de notre ami est allé demander à la médecine.»

Dr. G. C.

Ernest Villemin

(1863-1940)

Tous, Emulateurs de près et de loin, amis et connaissances de M. Ernest Villemin, notaire, à Porrentruy, ont appris avec émotion la nouvelle de son décès. Oui, sa mort survenue le 3 mai 1940, un mois à peine depuis le jour où, entouré des siens et de ses amis, il fêtait, malade déjà, ses 77 années, nous plonge dans une réelle et vraie tristesse.

Et nous sommes nombreux, car ses amis et connaissances étaient nombreux.

En effet, sa simplicité, sa droiture, son bon sens et la modération de son caractère lui valurent des sympathies qui lui restèrent fidèles jusqu'à son départ.

Son activité fut longue, sa vie bien remplie.

Né le 6 avril 1863, de condition modeste, le combat de la vie commença bien tôt pour lui. Mais sa belle intelligence, sa volonté inébranlable d'arriver, ses seules mais belles armes, le conduisirent

au but. Il voulait devenir notaire ; il le sera 53 ans. Pendant cette longue période, interrompue seulement par six années de magistrature à la présidence du tribunal du district, où la confiance populaire et ses hautes qualités l'avaient appelé, il exerça la profession de notaire. La mort seule vint le dégager de ses occupations professionnelles. Ce qu'ont été ces 47 années de labeur ininterrompu dans une étude florissante où se sont discutées les affaires du pays, ce qu'elles représentent comme travail accompli, ses confrères seuls le savent. Aussi restera-t-il pour eux un exemple de fidélité au travail et d'amour pour sa profession.

Porrentruy, sa ville aimée dont il a été un conseiller avisé, l'Ajoie, sa petite patrie, qu'il a représentée avec compétence et dévouement au Grand Conseil bernois, la Société fédérale de gymnastique, dont il a longtemps été un soutien, un membre actif, puis un membre d'honneur, nous tous qui avons eu le privilège de profiter de ses conseils, toujours bénévoles, nous lui exprimons ici notre reconnaissance émue et lui disons : «Merci !»

M. Villemin, votre souvenir restera impérissable.

W. L.

Louis Girod

(1880-1939)

Louis Girod, ingénieur diplômé de l'E. P. F., est mort à Berne le 19 décembre 1939, à l'âge de 59 ans, après une grave maladie. Il était bourgeois de Pontenet, mais né à Madrid, où son père avait fondé un commerce d'importation horlogère. Il compléta ses études dans une école secondaire de sa patrie jurassienne, à l'école réale supérieure de Bâle, puis muni du diplôme de maturité fit d'abord un stage d'une année dans la fabrique Aemmer, de Bâle, avant de terminer ses études à l'Ecole Polytechnique fédérale, d'où il sortit avec le diplôme d'ingénieur électricien.

Après une année pratique aux Etats-Unis, il entra dans la firme florissante de son père. Il trouva là à s'occuper non seulement du commerce mais des détails techniques de l'industrie horlogère. En collaboration avec son frère, il donna une extension toujours plus grande à l'affaire ; il la dota entre autres d'une menuiserie pour la confection de «cabinets» de pendules, de régulateurs et d'horloges tout d'abord, mais qui devient bientôt une importante fabrique de meubles.

Louis Girod possédait une remarquable intelligence ; il aimait les arts dont l'Espagne, sa seconde patrie, est si riche. Il était doué d'une énergie peu commune, avec un caractère ferme et droit qui fit de lui un patron modèle. Mais ses multiples occupations et ses vastes relations en Espagne ne l'empêchaient pas de vouer une fidélité sacrée à sa patrie d'origine où il passait chaque année ses vacances dans sa belle propriété de Faulensee au bord du lac de Thoune.

Cette lumineuse existence devait connaître aussi, hélas ! les dures épreuves du sort. La guerre civile d'Espagne ruina en partie le fruit de longues années de travail, les soucis de tous genres usèrent rapidement sa santé, et malgré son indomptable énergie, il succomba à une cruelle maladie, laissant en deuil sa famille chérie et ses nombreux amis et connaissances.

(D'après F. Wyss, dans la «Schweiz. Bauzeitung».)

C. R.

Auguste Vuilleumier

(1886-1940)

Dans la matinée du dimanche 21 janvier 1940, la population de Court apprenait avec une douloureuse émotion le brusque décès, à l'âge de 54 ans, de M. Auguste Vuilleumier, instituteur. Ce départ tellement inattendu, en même temps qu'il laisse une famille sans son chef aimé, enlève aux collègues et amis du disparu un être cher et regretté, à ses élèves un maître actif et dévoué, aux sociétés desquelles il faisait partie un membre fidèle, enfin à toute la population un citoyen honnête, loyal et désintéressé.

Auguste Vuilleumier naquit à Tramelan le 4 février 1886. Il fréquenta dans son lieu natal l'école primaire puis l'école secondaire. De bonne heure, son goût prononcé pour l'étude devait faire de lui un intellectuel. A l'âge de 15 ans, il entrait à l'Ecole normale de Porrentruy où, après trois ans d'études seulement il affrontait avec succès l'examen en vue de l'obtention du brevet d'instituteur primaire, brevet qui lui fut décerné le 29 mars 1904.

Il accepta tout d'abord la lourde tâche de maître à la maison d'éducation du Pré-aux-Bœufs, près de Sonvilier. Après une année d'enseignement dans cet établissement, il améliora sa situation en se faisant élire précepteur dans une famille de Villeneuve. En avril 1906, il se fit nommer provisoirement et le 26 août 1906,

définitivement à Court où il enseigna jusqu'à son dernier jour. Pendant 34 ans, il s'acquitta de sa tâche parfois pénible avec une ponctualité et un dévouement sans limite.

A côté de ses occupations scolaires, il accepta d'autres charges. L'année dernière, le comité de la Coopérative tint à marquer par une attention très discrète ses 25 ans d'activité comme gérant de cette société, fonction qu'il remplit jusqu'au bout au plus près de sa conscience. Là aussi, il sut faire apprécier hautement ses qualités d'ordre et d'exactitude.

Les sociétés chrétiennes lui prirent également une bonne partie de son temps disponible. Dès son arrivée à Court, il fit partie de l'U. C. J. G., à laquelle il resta attaché pendant de nombreuses années. En 1912, il entrait comme membre actif à la société «Croix-Bleue» qu'il ne quitta plus. Il fut aussi membre, puis président du Conseil de paroisse, directeur du Chœur mixte d'église pendant de longues années et assuma ces différentes fonctions avec un talent remarquable.

Auguste Vuilleumier n'est plus. Trop tôt, hélas ! la tombe s'est fermée sur ce cher disparu, mais le souvenir que nous gardons de lui reste celui d'un homme de courage, de droiture et de cœur.

A sa famille, si cruellement éprouvée par ce deuil, nous adressons l'expression de notre profonde sympathie.

Qu'il repose en paix !

L. F.

Paul Chopard-Guinand

(1859-1940)

Paul Chopard-Guinand est décédé à Sonvilier, dans son village natal, le 10 février 1940, à l'âge de 80 ans et demi, après quelques mois de maladie. Jusqu'à ces dernières années, il avait conservé toutes ses facultés et surtout l'amour de son métier.

Né à Sonvilier le 6 juin 1859, il y fréquenta l'école primaire, puis à 15 ans déjà, suivit l'école secondaire de Berthoud, afin de se perfectionner dans la langue allemande. Il rentrait bientôt à Sonvilier pour ne plus jamais le quitter. En effet, son père, excellent fabricant d'horlogerie, le faisait entrer dans son commerce et, de suite, l'initiait au métier complet d'horloger. Non seulement, il allait devenir un parfait horloger, mais dans la suite un des fa-

bricants les plus consciencieux. Et jusqu'à sa maladie, à laquelle il devait succomber, il sut mettre en pratique les belles qualités si patiemment et si méthodiquement acquises au contact de son père ; un père qu'il respecta et vénéra toujours et pour lequel il eut surtout et jusqu'à ses derniers moments, une profonde reconnaissance parce qu'il était le créateur de la belle marque de fabrique «L. U. C.».

Paul Chopard-Guinand fut aussi un bon Jurassien, et comme tel, un bon Emulateur. C'était un Jurassien dans l'âme, un Jurassien qui n'aurait jamais pu, ni n'aurait jamais voulu vivre loin de Sonvilier. Il était du «Vallon» comme ces grands sapins au milieu des pâturages sont des Franches-Montagnes. Comme eux, il n'aurait pu s'acclimater et vivre ailleurs. Souvent souriait-il malicieusement lorsqu'une famille revenait habiter le Vallon après avoir vécu quelques années ailleurs et avoir éprouvé là-bas le mal du pays.

Les traits du caractère de Paul Chopard-Guinand étaient ceux du vrai Jurassien, ceux que l'on ne trouve peut-être qu'en Rauracie. Il avait le pouvoir de ne jamais se laisser désarçonner par les difficultés de la vie, mais de les vaincre avec entrain, énergie, vivacité et confiance. Si parfois, il était moqueur, intransigeant, voire entêté, il savait aussi à l'occasion être bon, aimable et gai.

Paul Chopard-Guinand avait une passion pour les chevaux. Dans sa jeunesse, il suivait toutes les courses et connaissait tous les amateurs de belle monture. A l'époque où le cheval n'avait pas encore été remplacé par l'automobile, qui de nous ne se souvient d'avoir vu M. Chopard conduire sur un joli break deux superbes chevaux, piaffant sur les routes encore poussiéreuses du Vallon.

Il était aussi musicien, jouait du piano et assez convenablement de la flûte. Il a souvent exécuté des morceaux difficiles dans des concerts à Sonvilier.

Ces quelques note nécrologiques seraient incomplètes si l'on oubliait d'ajouter que M. Paul Chopard-Guinand s'est occupé aussi de la chose publique. Il a fait partie du Conseil municipal et de la commission scolaire. Cependant, une intransigeance d'idées et une sorte d'impossibilité de se mettre à la place des autres, ont certainement fait qu'il n'y est pas resté longtemps.

Nous garderons de M. Paul Chopard-Guinand le souvenir d'un horloger complet, aimant son métier du fond du cœur et celui d'un bon Jurassien sincèrement attaché à son pays.

E. J.

Mlle Pauline Zettler

(1852-1938)

Mlle Pauline Zettler, de Tavannes, a été un membre fidèle de l'Emulation. Pendant 45 ans, elle a enseigné à l'école secondaire des jeunes filles de Bienne, puis elle est revenue dans son village natal pour jouir durant plus de vingt ans, d'une retraite bien méritée. Tous ceux qui l'ont connue, ses élèves en particulier, gardent de cette personne d'élite, au tempérament enjoué, aux réparties vives et malicieuses, au dévouement sans limite à l'école et aux œuvres de bienfaisance, le meilleur et le plus reconnaissant des souvenirs.

F. R.

Jules Allement

(1885-1939)

Le 19 novembre 1939 s'éteignait, à Reconvilier, au sein de sa famille, M. Jules Allement, qui fut le directeur technique de la Fonderie Boillat S. A.

Le défunt, qui était entré en 1919 dans cet important établissement métallurgique de notre Jura, s'était fait apprécier par sa solide qualité technique et par la compétence et le dévouement qu'il savait apporter dans l'accomplissement des tâches qui lui étaient confiées.

Homme modeste, d'un abord un peu distant, il cachait sous une apparence un peu froide, un excellent cœur.

Atteint par la maladie depuis un an, il a supporté avec une vaillance exemplaire de cruelles souffrances, laissant d'unanimes regrets au sein de sa famille et auprès de tous ceux qui l'ont connu.

Une foule recueillie a accompagné ce bon citoyen au champ du repos, témoignant ainsi son affection au défunt et sa sympathie profonde à sa famille.

W. B.

Paul Tena

(1894-1940)

Paul Tena naquit à Courgenay où son père, d'origine fribourgeoise, était fabricant de cadrans. A 15 ans, il entra à l'Ecole d'horlogerie de Porrentruy et y fit un apprentissage des plus complets de la montre. Après avoir travaillé quelques années dans les fabriques de la ville, il ouvrit, dans son village natal, un atelier de terminages qui prit rapidement une grande extension en fournissant du travail à bon nombre d'horlogers de la région. Malheureusement, la crise vint arrêter cette belle activité.

C'est alors que pour s'occuper, Tena s'improvisa chauffeur du voyer-chef qu'il accompagna dans toutes ses tournées. Il s'intéressa si bien à l'aménagement et à l'entretien de nos routes que la Direction des Travaux publics du canton n'hésita pas à le nommer voyer-chef lors de la retraite du titulaire. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude technique pour se préparer à cette fonction, il s'acquitta fort bien de sa tâche grâce à son esprit pratique et à son caractère affable et serviable.

Paul Tena prit aussi une part active aux affaires publiques. En 1931, ses concitoyens le chargèrent des destinées de la commune en l'appelant à la mairie, poste qu'il abandonna lorsqu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter après plusieurs années de souffrances.

Pendant sa longue maladie, il fit preuve d'un courage extraordinaire. Il souffrait beaucoup, mais jamais il ne se plaignait et, entre deux crises, il trouvait encore la force de faire ses tournées d'inspection. Sa jovialité et son optimisme ne l'abandonnaient pas. Ses amis le savaient perdu et pourtant la nouvelle de sa mort les impressionna péniblement.

Une grande foule d'amis et de connaissances accompagnèrent sa dépouille au cimetière, prouvant ainsi l'estime et l'affection qu'on lui portait. M. Peter, ingénieur, au nom de la Direction cantonale des Travaux publics, et M. Luscher, professeur, au nom de la Société philanthropique l'«Union», rendirent au défunt un témoignage ému de reconnaissance.

Sa famille qu'il aimait tendrement, pleure un époux et un père chéri, tandis que ses amis perdent en lui une affection généreuse.

R. C.

Arthur Cugnet

(1876-1939)

Le 30 juin 1939 mourait subitement à Corgémont, M. Arthur Cugnet, secrétaire-caissier de la municipalité et de la bourgeoisie.

Né le 3 septembre 1876, M. Cugnet passa son enfance dans son village natal où il fréquenta les écoles primaires et secondaires. L'électricité l'attirait. Il fit divers stages pour se perfectionner dans un domaine qui avait toute sa sympathie. Nous le rencontrons comme technicien-électricien à Sonceboz, à Bienne, à St-Imier, en France, dans la Franche-Comté et plus tard à Paris. De retour au pays, il entra aux Services Industriels de St-Imier, habita St-Imier, puis à Corgément, se rendant tous les jours, le matin et à midi, à ses occupations.

En 1907, il épousa Mlle Henriette Kirchhof, avec laquelle il passa bien des périodes heureuses, entrecoupées par d'autres périodes pendant lesquelles M. Cugnet assistait, — non pas parfois sans angoisse — aux efforts tentés par la science pour triompher d'un mal qui s'acharnait sur son épouse.

En 1910, la Bourgeoisie de Corgémont l'appelait aux fonctions de secrétaire-caissier qu'il devait ne plus abandonner : tous les quatre ans, l'Assemblée de bourgeoisie renouvelait son mandat avec satisfaction et reconnaissance, car M. Cugnet était un fonctionnaire consciencieux, honnête, aimable et toujours disposé à rendre service. Il fit régner dans les choses de la bourgeoisie l'ordre et l'exactitude et ces qualités maîtresse devaient naturellement le désigner à l'attention de ses concitoyens quand le secrétariat municipal devint vacant quelques années plus tard.

Lors de la guerre mondiale, il accomplit son service dans son bataillon de landwehr, et ressentit alors, en 1914, après une marche pénible, les premières atteintes du mal — vice de cœur — qui devait l'emporter 25 ans plus tard : il eut un malaise prononcé.

Aussi, en 1918, quand il fut nommé secrétaire-caissier municipal, il éprouva une grande joie ; il renonçait à des occupations qui lui tenaient à cœur, mais il entrevoyait aussi la perspective de vivre plus tranquillement, moins exposé aux intempéries et de pouvoir peut-être aussi consacrer un peu plus de temps à ce qu'il avait appris à aimer tout particulièrement: aux vieilles choses.

M. Cugnet affectionnait, en effet, les parchemins, les vieux papiers gisant sous la poussière ; il éprouvait un plaisir intense à les déchiffrer et à les copier en français moderne. Il fut ainsi

entraîné à mettre quelque ordre dans les archives de la commune, œuvre restée inachevée.

Les meubles d'autrefois, les vieux bahuts, l'intéressaient et nous savons avec quel art et avec quelle patience il injectait dans les petits canaux creusés dans une pièce importante le liquide qui devait empoisonner l'intrus, le ver rongeur.

Chacun n'ignore pas non plus que M. Cugnet collectionnait aussi bien que possible les vieilles armes. Il donnait volontiers, dans ses moments de délassement, toutes les explications nécessaires pour faire comprendre le développement du pistolet et du fusil, sans négliger celui de l'armure, de l'équipement et de l'arme blanche.

Il connaissait la généalogie de bien des familles de Corgémont, l'origine de leurs noms, la biographie d'un citoyen marquant et si nous ajoutons à cela le fait que M. Cugnet maniait habilement le crayon et la petite plume, nous aurons l'explication de la bienfacture et de la saveur de quelques dessins pris sur le vif ou de tabelles exécutées finement et se rapportant à un fait historique quelconque. On peut voir au bureau de la bourgeoisie de Corgémont, par exemple, la liste de tous les bourgeois ayant participé aux batailles de Grandson et de Morat. L'orthographe est celle de l'époque, la calligraphie, de fort bon goût.

Cet homme d'apparence si simple et si modeste, qui consacrait tout son temps à sa commune ou plutôt à ses communes, sans presque ne jamais prendre de vacances, qui venait en aide à tous ceux qui l'abordaient, d'humeur égale et souvent compatissante, avait l'esprit fin et délié, et c'est aussi pour ce motif qu'il aimait la Société d'Emulation, au sein de laquelle et dans les mémoires de laquelle il trouvait toujours une pensée à cueillir, un sujet à méditer, un détail historique ornant ce qu'il possédait déjà. Il n'avait qu'un regret, celui de ne pas pouvoir fréquenter ses réunions plus souvent, sa seule excuse était l'éloignement.

Nous disons, en terminant, qu'il est juste que la Société d'Emulation accueille dans ses actes ces quelques lignes, modeste esquisse d'un ami discret, sincère et dévoué.

Dr J.Eguet.

Victor Lée

(1864-1939)

Bourgeois de La Neuveville, Victor Lée y est né en 1864. Il la quitta rarement, (pourquoi délaisser un si beau coin de terre ?) Il acquit son instruction professionnelle aux écoles d'hor-

logerie de Porrentruy et de Bienne. Il s'établit dans sa cité natale en qualité de fabricant de pierres fines. *Vita umbratilis vita beata.* Ainsi vécut Victor Lée, dans la maison paternelle, puis dans sa villa «Verte-Rive», accueillante aux amis. En ses jeunes années, il fit résonner le cuivre dans les rangs de la Fanfare, pour laquelle il resta toujours un soutien apprécié. Il chanta longtemps au chœur d'hommes «Union», qui le comptait parmi ses membres d'honneur. Il fut aussi membre du Conseil de Bourgeoisie. Un an avant sa mort, il sautait tout habillé au lac pour sauver un enfant qui se noyait. Qui l'a su ? Personne ou presque. Tout aussi peu sait-on le bien qu'a fait cet homme qui avait grand cœur, mais une modestie plus grande encore.

A. G.

Ariste Corbat

(1870-1940)

Le 6 avril de cette année mourait à St-Imier, après quelques mois d'une maladie supportée avec courage, l'un des membres les plus distingués du corps enseignant primaire du Jura, Ariste Corbat, et le 8 avril, ses collègues de St-Imier et ses amis, groupés autour des membres de sa famille, lui adressaient un dernier hommage d'affection et de reconnaissance.

A. Corbat est né en 1870 à la Motte (commune d'Ocourt), où son père était gendarme. A l'âge de 15 ans, il entrait à l'Ecole normale de Porrentruy qu'il quittait en 1889, en possession de son brevet d'enseignement. La même année, il était nommé instituteur à la Montagne du Droit de St-Imier (aujourd'hui Mont-Soleil), et 18 mois plus tard, il était appelé à la tête d'une des classes primaires de St-Imier. Il a donc exercé toute son activité de pédagogue à St-Imier, et cela durant 46 ans. Faut-il s'étonner, dès lors, s'il était devenu l'une des figures les plus marquantes de cette petite cité et si chacun reconnaissait de loin sa silhouette devenue quasi légendaire ! Ses collègues, qui avaient su d'emblée apprécier ses qualités de pédagogue et d'administrateur, l'appelèrent à la présidence du Synode du district de Courtelary et à celle de la Société pédagogique jurassienne. En 1934, il dirige avec une réelle autorité les débats du Congrès jurassien qui a lieu à St-Imier et l'année suivante, il prend une retraite bien méritée.

A. Corbat ne s'est pas cantonné dans le domaine de l'école ; par delà l'école, il voyait la cité, et plus loin, la petite patrie jurassienne, et rien de ce qui se passait dans l'une et dans l'autre ne le laissait indifférent. C'est ainsi qu'il a siégé au Conseil général de St-Imier de 1919 à 1924 où ses interventions étaient toujours judicieuses et marquées au coin du bon sens.

Jurassien de vieille roche, attaché par toutes les fibres de son être à la vieille terre rauraque, il aimait profondément son Jura et c'est peut-être en sa qualité de membre de l'Emulation qu'il a le mieux manifesté son amour du sol natal. Il aimait, en effet, les réunions de l'Emulation où, année après année, il retrouvait des collègues, des amis qui professaient comme lui, le même attachement aux traditions et à la terre jurassiennes.

Il y avait en lui l'étoffe d'un pamphlétaire. Il lui est arrivé parfois de dénoncer une injustice, de relever un défi, soit par la parole, soit par la plume. Il le faisait sans acception de personne avec une verve un tantinet caustique qui laissait l'adversaire tout pantelant. Mais l'instant d'après, l'incident était clos pour lui, et, sans l'ombre d'une arrière-pensée, il tendait au vaincu la main de la réconciliation. Comment tenir rigueur à ce diable d'homme qui savait panser les blessures avec tant de légèreté et de discrétion et qui, en dépit de ses airs bourrus de justicier, était la loyauté même.

Il a été un observateur attentif et pénétrant des gens et des choses et tout au long de son existence, il a consigné dans des petits carnets devenus fameux et qui étaient, à proprement parler, une mine de renseignements inépuisable, les faits les plus divers se rapportant aux événements marquants de la cité et d'ailleurs, à la météorologie, à l'histoire naturelle, que sais-je encore !

Il laisse, en outre, onze gros volumes manuscrits de près de 700 pages chacun sur la guerre de 1914 et qui pourront être utilement consultés par ceux qui voudront connaître un fait précis ou les répercussions de la grande tourmente sur la vie de la cité et du pays. Le premier volume s'ouvre par ces lignes liminaires : «J'ai l'espoir d'avoir un jour, des petits-enfants... Si ces notes contribuent, ne fût-ce que d'une façon très minime, à faire haïr toujours davantage la guerre, elles auront atteint leur but et le grand-père sera satisfait.»

L'an dernier, il a repris la plume, pour noter, jour après jour, ses réflexions sur la guerre actuelle. Hélas ! il n'a pu écrire qu'une centaine de pages ; il reprenait tous les jours son cahier, malgré les souffrances grandissantes ; un jour, il dut s'avouer vaincu et c'est au milieu d'une phrase qu'il dut poser la plume pour ne plus jamais la reprendre.

A tous ceux qui l'ont connu et aimé, A. Corbat laisse le souvenir d'un pédagogue émérite, d'un collègue dévoué et d'un bon citoyen.

O. V.

Emile Huelin

(1874-1939)

Le 11 février 1939, notre Société perdait l'un de ses membres les plus dévoués. M. Emile Huelin, maire, décédait brusquement à la profonde consternation de la population de Saignelégier.

Né aux Chenevières, hameau de la commune de Muriaux, sis à l'orée d'une superbe forêt de majestueux sapins, Emile Huelin semble avoir conservé toute sa vie, en esprit, la robustesse des sapins de nos forêts. Sa famille est l'une des plus anciennes de la Montagne ; certains de ses membres ont rempli un rôle important dans leur région.

Emile Huelin fréquenta les écoles de Saignelégier, fit un court apprentissage dans le bureau de Me Girod, notaire à Delémont, puis, à l'âge de 18 ans, entra au service du Canton en qualité de commis-greffier, M. Georges Plumez étant alors greffier du Tribunal des Franches-Montagnes. La tendance sérieuse de son esprit le porta à s'occuper activement des affaires publiques. Il acquit, en quelques années, grâce à sa compréhension facile et pratique des choses, un jugement sain sur la situation générale tant du Canton que du district et se plaisait à discuter des matières ardues de la politique économique de nos autorités tant fédérales que cantonales. L'application qu'il apportait à toutes ses actions lui valut la place de chef de section quelques années après son introduction au Greffe du tribunal.

En 1914, les électeurs de Saignelégier lui confièrent la direction des affaires communales et lui confirmèrent leur confiance jusqu'à son décès. Immédiatement après son élection, il prit sérieusement en mains la réorganisation de la Commune et sut apporter des modifications pratiques au système admis jusqu'alors ; il rétablit les finances sans délaisser pour tout autant le développement rationnel de la commune à tel point que l'on put, à son décès, considérer la commune de Saignelégier comme l'une des mieux administrées du Canton.

On prétend que l'usage du pouvoir use la popularité. On le dit en temps ordinaire, à plus forte raison devait-il en être ainsi au cours de la période de guerre et d'après-guerre pendant laquelle Emile Huelin fut à son poste. Et cependant sa popularité ne fit que croître. La population de Saignelégier, dans un merveilleux élan de sympathie, lui confirmait son mandat à un belle majorité trois mois avant son décès. Ce geste se comprend car nombreux étaient ceux qui reconnaissaient les mérites d'Emile Huelin. Sa vie entière peut se résumer en son amour pour sa commune, sa volonté de la voir prospérer tout en satisfaisant en même temps aux besoins des plus humbles de ses administrés, son désir aussi de faire coopérer à son œuvre tous les artisans que son esprit méthodique et pratique lui désignait comme destinés à le seconder.

Sa profonde connaissance des hommes, sa grande largeur de vue le servirent admirablement. Loin de se laisser entraîner par la crise qui mit à néant les fortunes communales de notre Canton, Saignelégier, sous l'impulsion habile de son maire, continua à prospérer sans que les charges des contribuables fussent augmentées. L'heureuse disposition du caractère d'Emile Huelin le fit connaître comme un administrateur avisé, un homme compétent dans les matières les plus diverses et le fit apprécier en haut lieu. Les charges les plus délicates lui furent confiées. Le gouvernement bernois le désigna comme administrateur extraordinaire de la commune de Muriaux, puis requit son concours comme commissaire à la réorganisation de la commune de St-Imier, en collaboration avec MM. Robert Grimm, actuellement conseiller d'Etat et Ferdinand Degoumois, maire à Moutier. Il représenta l'Etat dans les Conseils d'administration de l'Hôpital St-Joseph, de l'Orphelinat St-Vincent de Paul, à Saignelégier. Il assuma et remplit avec distinction pendant de nombreuses années et jusqu'à sa mort les charges de président du Conseil d'administration du chemin de fer Saignelégier-Chaux-de-Fonds, de président des Autotransports T. S. P. G., de président du Syndicat des eaux des Franches-Montagnes, et de président de l'Association des propriétaires de forêts du Jura.

Il força le respect de ses adversaires politiques par son travail méthodique, son honnêteté foncière, son entregent, son abord simple et sa bonne volonté, se créa simplement et sans rechercher aucune popularité une cohorte d'amis qui avaient en lui la plus entière confiance et trouvaient tout naturel de solliciter ses avis et de les suivre.

La mort, en le fauchant, a ravi à sa famille, à sa commune et à ses amis, un homme de grande valeur. En terminant cette trop courte biographie, nous nous plaisons à rendre hommage

aux qualités de l'un des amis les plus avertis de la Société d'Emulation. Nous sommes certains que le souvenir de cet homme de bien restera dans le cœur de ceux qui l'ont approché.

E. B.

Ernest Corbat

(1866-1939)

Au début de 1939, notre petite patrie jurassienne perdait un de ses meilleurs fils, M. Ernest Corbat, qui s'en allait encore jeune, puisqu'il n'avait que 73 ans.

Retracer la vie de ce fidèle membre de la Société jurassienne d'Emulation, c'est simplement souligner qu'elle fut, du commencement à la fin, un exemple merveilleux de devoir et de labeur.

Ernest Corbat, l'aîné d'une nombreuse famille, dut tout jeune, abandonner les études qu'il avait commencées à l'Ecole cantonale, pour occuper de modestes fonctions dans les bureaux de la Préfecture de Saignelégier, afin de prendre sa part des charges incombant à ses parents.

Doué d'une ferme volonté d'arriver, et d'une rare intelligence, le jeune Corbat se fit apprécier à tel point, que le Conseil d'administration du Saignelégier-Chaux-de-Fonds lui confiait les fonctions de chef d'exploitation de la nouvelle ligne. Il les conserva durant quarante ans, apportant toute son énergie au développement et à la bonne marche d'une entreprise ferroviaire peu favorisée des recettes indispensables à la vie.

A côté de ses fonctions, Ernest Corbat se fit un devoir de mettre ses connaissances et son dévouement à disposition de toutes les œuvres de développement et philanthropiques du pays. Il occupa de nombreuses charges dans les administrations publiques.

En un mot, Ernest Corbat fut un bon citoyen et un bon patriote dont le souvenir se perpétuera longtemps au sein des populations qui l'ont vu à l'œuvre.

A. G.

André Chopard

(1905-1940)

Terrassé par une maladie insidieuse, André Chopard, maître à l'Ecole secondaire de Saignelégier, rendait le dernier soupir le 27 mai 1940, dans une clinique de Leysin.

André Chopard avait six ans et demi d'activité scolaire au chef-lieu franc-montagnard, quand le mal qui le minait l'obligea à abandonner sa classe pour se soigner. Ce fut malheureusement en vain et, seize mois plus tard, le petit cimetière de Leysin recevait sa dépouille mortelle.

Le défunt était doué de solides qualités pédagogiques et c'est au moment où il aurait pu faire appel à ses dons développés par l'expérience qu'il dut quitter son poste.

Patriote convaincu, il exaltait les vertus de notre armée, où il avait conquis le grade de premier-lieutenant ; excellent pédagogue, il aimait sa profession de toute son âme et ses élèves de tout son cœur.

Longtemps encore, les pensées de ses amis francs-montagnards s'envoleront vers lui, là-haut, dans les grands monts qui veillent sur son dernier sommeil.

B.

Fritz L'Eplattenier

(1889-1939)

Dans le courant d'octobre 1939 est décédé subitement, des suites d'une attaque, dans sa cinquantième année, M. Fritz L'Eplattenier, administrateur de sociétés à Neuchâtel.

Après avoir suivi les écoles de Neuchâtel, sa ville natale, M. L'Eplattenier est entré très jeune en apprentissage dans une maison de commerce, puis passa à l'Administration cantonale où il fut, en dernier lieu, inspecteur des contributions. Il est appelé, pendant la guerre mondiale, à diriger la grande fabrique de machines «Essaime» à Tavannes. Cest à cette époque qu'il devint membre de l'Emulation, section de la Prévôté.

M. L'Eplattenier revint à Neuchâtel en 1922 où il exerça une grande activité dans le commerce et l'industrie.

Les crises successives de ces dernières années et sa mort prématurée ne lui ont pas permis de réaliser tous les projets qu'il avait formés.

H. H.

Georges Brossard

(1914-1939)

Le 5 avril 1939, dans l'infinie tristesse d'un jour dépouillé, nous avons confié à une terre lourde de giboulées, la dépouille mortelle de Georges Brossard, employé à la Banque cantonale de Saignelégier.

Georges Brossard était le benjamin de notre section. Il nous a quittés en cette année 1939 au cours de laquelle la mort nous ravit, à intervalles si courts et de façon si brutale, plusieurs de nos émulateurs les plus fervents.

Georges Brossard est particulièrement regretté des nombreux amis qui, après avoir passé le seuil de son caractère réservé et délicat, étaient à même d'apprécier la force, l'ardeur, les inaltérables ressources de ce tempérament d'enthousiaste. Ses chefs pouvaient compter sur son assiduité, sa facilité de travail, son intelligence éveillée.

Au delà de son apparence de jeune homme peu communicatif, parfois même nettement mélancolique, ses amis se plaisaient à discerner ses talents, son esprit critique de lettré averti ; ils goûtaient les fines saillies de ses réparties lorsque, abandonnant sa réserve habituelle, il se confiait plus librement à ceux qui avaient le privilège d'être de ses intimes.

Le décès de Georges Brossard nous a vivement affectés. Nous savions, qu'en peu d'années, s'étaient accumulées dans son cœur si sensibles, des souffrances demeurées vivaces ; nous savions qu'il s'efforçait de les dissimuler. Nous étions persuadés surtout que le bel avenir qu'il était en train de se créer par ses facultés solides lui réserverait une belle revanche de bonheur dans la plénitude de ses talents.

Le destin en a décidé autrement ! Sa disparition si rapide nous en est d'autant plus douloureuse.

J. B.

James Du Bois

(1887-1940)

Après de sérieux apprentissages à Neuchâtel, à Lyon, à Lugano, James Du Bois obtint le titre de technicien-dentiste à La Chaux-de-Fonds, où il reprit un cabinet dentaire en 1914. Dès lors, il ne cessa d'y pratiquer avec un vif succès jusqu'au moment où une grave maladie vint affecter sa capacité de travail et le forcer à interrompre, durant de longues périodes, sa profession qu'il aimait tant. Il supporta avec vaillance ces coups du sort. Son caractère aimable, son esprit enjoué, sa bonne humeur, lui firent un grand nombre d'amis et lui permirent aussi de résister longtemps au mal qui le minait. Chez celui qui écrit ces lignes, restera gravé le souvenir des bons moments de causeries passés ensemble. Son milieu de prédilection fut l'Union Chorale dont il parlait avec enthousiasme. A l'Emulation, dont il accepta d'être membre dès la fondation de notre section, sans pouvoir beaucoup fréquenter les séances, il voua cependant un vif intérêt. Son brusque départ, en mars dernier, affecta vivement toutes ses connaissances qui vinrent nombreuses témoigner à sa famille. leur grande sympathie.

Dr H. J.

Paul Steullet

(1883-1939)

M. Paul Steullet, industriel, qui décédait le 7 septembre 1939, a joué un rôle en vue dans la vie industrielle et politique de Porrentruy.

Comme co-dirigeant de la fabrique de chaussures «Labor», il sut, avec son associé, M. Ruedin, donner à cette usine un essor réjouissant que d'inéluctables revers devaient, malheureusement, compromettre.

Par ailleurs, membre du Conseil communal du chef-lieu d'Ajoie, au sein duquel il représentait la fraction paysanne, artisane et bourgeoise, il présida la commission des impôts et celle des abattoirs.

Une maladie impardonnable, qu'il supporta courageusement, s'abattit sur lui et eut raison de sa forte constitution.

Qu'il repose en paix !

Gt

Joseph Barthe

(1872-1940)

Le 23 septembre 1940, décédait à Bressaucourt, dans sa 68e année, M. Joseph Barthe, maître secondaire retraité et ancien maire.

M. Joseph Barthe était fort avantageusement connu dans toute la région. D'abord instituteur à Bressaucourt, il acquit plus tard son diplôme d'enseignement secondaire et devint successivement maître aux écoles secondaires de Chevenez et de Bressaucourt. Il obtenait, il y a 19 ans, sa retraite, dont il put jouir pendant près de vint ans, continuant son dévouement à la chose publique, notamment à la Caisse Raiffeisen de Bressaucourt, dont il était le compétent et dévoué caissier. Il fut également appelé par la confiance de ses concitoyens, il y a une quinzaine d'années, à la tête de sa commune, où il remplit les fonctions de maire pendant une bonne période et demie, lui rendant de grands services.

Son souvenir ne s'effacera pas de sitôt.

Gt.

Maurice Gigon

(1901-1938)

Modeste et simple comme il avait vécu, Maurice Gigon s'en est allé doucement en 1938, pour dormir son éternel sommeil dans cette terre genevoise qui était la patrie de sa mère.

Né à Porrentruy en avril 1901, il y avait accompli la plus grande partie de ses études. Fils de Léopold Gigon, pharmacien, ses jeunes années s'étaient passées dans l'officine si bien achalan-

dée, à côté de l'Hôtel de Ville de ce vieux Porrentruy qu'il n'oublia jamais. Sa santé délicate dès l'enfance, ne lui avait pas permis de faire ses études de pharmacie pour continuer la lignée des pharmaciens Gigon.

Après le décès de son père, sa famille s'était retirée à Genève, où il créa lui-même un foyer. Représentant de la maison Clermont et Fouet, il s'était créé une activité qui lui procurait beaucoup de satisfaction et qui promettait un bel avenir, si la mort ne l'avait pas trop tôt enlevé aux siens et à ses amis.

Timide, modeste, vivant retiré au sein de sa famille, on le vit peu aux réunions de la Section genevoise de l'Emulation. Mais il n'oublia jamais son Jura et il s'inscrivit d'enthousiasme parmi les membres de la Section. Il s'excusait régulièrement de ne pas être des nôtres en disant combien il était de cœur avec nous.

Ceux qui l'on connu conserveront de ce jeune homme toujours si correct et si affable le meilleur des souvenirs.

Dr G. C.

Paul Vuilleumier-Desgrandchamps

Ce n'est pas sans une vive émotion que nous apprenions, le 15 février 1939, le décès de l'un de nos membres dévoués, M. Paul Vuilleumier-Desgrandchamps. Bien que nous le sachions atteint depuis quelque temps d'un mal qui lentement le minait, nous pensions que sa robuste constitution et les bons soins dont il était entouré le conserveraient longtemps encore à sa famille, à la Paroisse et à ses nombreuses activités.

Mais si l'homme propose, Dieu dispose. En quelques semaines, la santé jusqu'alors florissante de M. Vuilleumier déclina à tel point qu'il fallut le conduire dans une clinique. Mais le mal empirant, il demanda lui-même à être ramené dans sa famille. C'est là qu'il s'est éteint, au milieu des siens, impuissants à le soustraire à ses grandes douleurs.

Le défunt était né à La Chaux sur Tramelan, où il passa son enfance et sa jeunesse. Horloger de son état, il vint au commencement de ce siècle habiter Tramelan-dessus, après avoir trouvé la compagne de sa vie, qui fut aussi sa précieuse collaboratrice.

En 1908, il ouvre le magasin d'horlogerie auquel il donna, grâce à son esprit d'initiative, un essor réjouissant. En dehors de ses occupations quotidiennes, il ne tarda pas à se vouer à

diverses activités qu'il fit bénéficier de son intelligence, de son dévouement inlassable et de ses conseils.

Il ne nous est pas possible, dans le cadre de cet article, d'énumérer toutes les charges publiques qu'il remplit. Bornons-nous à en citer quelques-unes qui suffiront à elles seules à fixer la personnalité de M. Vuilleumier-Desgrandchamps et qui feront saisir la place importante qu'il occupait dans notre village et dans la paroisse.

Vers 1900, il est président du Syndicat ouvrier, poste qu'il remplit pendant plusieurs années. En 1924, il fonda la Société des commerçants dont il sera l'actif et énergique président jusqu'au moment où elle se transforme en association des Arts, Métiers et Commerçants. A cette même époque, on lui confie la direction du Service d'Escompte de Tramelan et environs, fonction délicate dont il s'acquitta avec autant de dévouement que de distinction.

Membre au conseil municipal, puis au conseil général pendant plusieurs législatures, il est porté à la présidence de cette dernière autorité, fonction qu'il occupait encore.

Mais c'est à la paroisse, croyons-nous que M. Paul Vuilleumier-Desgrandchamps a donné le meilleur de lui-même. Nommé membre de cette autorité ecclésiastique en 1927, deux ans plus tard déjà, il est proposé et élu président du conseil. Au cours de ces dernières années, il se dépensa sans compter à cette nouvelle tâche, particulièrement ingrate en temps de crise. Son esprit d'initiative eut l'occasion de se donner libre cours. Entouré de collaborateurs auxquels il insuffla son idéal, sa foi, il s'acquitta de son mandat à la satisfaction des paroissiens qui lui renouvelèrent leur confiance à chaque réélection.

A ce tableau d'honneur, nécessairement incomplet, nous pourrions encore ajouter quantité d'œuvres de charité ou de sociétés qui eurent recours à M. Vuilleumier-Desgrandchamps pour l'organisation de journées de bienfaisance ou de manifestations artistiques, telles en particulier la Commission en faveur des nécessiteux qu'il présida avec sa complaisance et son talent habituels.

En 1934, il fut l'âme de la IVe fête des musiques abstinentes et en 1936 il conduisit au succès la fête romande des chorales ouvrières.

Ajouterons-nous encore qu'il fut longtemps membre actif de la Chorale, membre de la Commission d'assistance et depuis l'an dernier membre du Synode cantonal de l'Eglise réformée ?

Ces multiples tâches n'empêchèrent pas M. P. Vuilleumier-Desgrandchamps d'être un fidèle Emulateur. S'il n'assistait pas généralement à nos manifestations, du moins réservait-il un ac-

cueil empressé aux «Actes», car rien n'était mieux à même de l'intéresser que notre cher Jura.

Mais à une activité aussi débordante, les forces finissent par s'user. M. Vuilleumier ne put échapper à l'affaiblissement physique qui en fut la conséquence et en l'espace de quelques semaines, l'implacable faucheuse l'a ravi à sa chère famille, à son village, à sa paroisse pour lesquels il s'est tant dépensé afin d'en améliorer le sort et d'en assurer la prospérité dans la mesure du possible.

Nous renouvelons à Mme Vuilleumier-Desgrandchamps et à ses enfants l'expression de notre sympathie émue.

Le ministre Joseph Choffat

(1866-1939)

Nous ne saurons mieux faire que de reproduire ici, à titre de nécrologie, le discours prononcé sur la tombe du vice-président central de l'Emulation par M. J. Gressot, président, au nom de notre association :

«La Société jurassienne d'Emulation a le triste devoir de venir rendre un dernier et public hommage de vénération et de reconnaissance à celui qui, retiré de cette diplomatie helvétique, dont il fut un des rares représentants issus du Jura, consacra ses loisirs à la philanthropie, aux lettres et à l'histoire jurassienne.

«Il est difficile de bien parler d'un homme, tant nous sommes fermés les uns aux autres. Emmurés en nous-mêmes, nous ne laissons paraître de nous que peu de choses.

«Nous mourons, dit le moraliste, avant d'avoir fait le tour de nous-mêmes. Comment alors oserions-nous prétendre faire le tour des autres ?

«Quelques paroles, des actions dont le mécanisme intérieur et le mobile nous échappent à peu près complètement, quelques gestes, quelques écrits, voilà tout ce dont nous disposons pour connaître un homme.

«Cependant, Joseph Choffat n'était pas un être compliqué.

«D'une bonhomie souriante, d'un bon sens avisé, d'une finesse d'esprit qui ne détestait pas les gauloiseries innocentes, il avait puisé dans ses traditions familiales cette exquise politesse et cette grâce aimable que nos temps actuels ne savent plus guère apprécier ou n'apprécient qu'à titre rétrospectif.

«Fils du banquier, petit-fils du préfet de ce nom, Joseph Choffat naquit à Porrentruy le 8 octobre 1866. Après des études classiques brillantes à Montbéliard et à Besançon, puis à l'Institut catholique de Lille, où il retrouva comme professeur, notre compatriote M. Auguste Béchaux, le jeune homme, pourvu d'un doctorat de l'Université de Lausanne, entra dans la diplomatie et débuta à la légation de Rome sous Carlin, un autre Jurassien. Puis il devint chef de notre légation à Buenos-Ayres où il resta environ deux ans.

«En 1910, il est promu à Vienne, en qualité de ministre ; c'était à l'époque des dernières années de l'empereur François-Joseph et de la monarchie austro-hongroise. Il vécut à Vienne les heures tragiques de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de la première année de la guerre qui s'ensuivit. Ses liens de famille et ses sympathies lui rendaient sa situation à Vienne très délicate et en 1915 il revint au pays.

«De retour dans sa ville natale, il employa les années de sa retraite et les réserves d'énergie encore intactes de son activité au service du bien public et consacra tous ses instants à une foule d'œuvres de charité, de science et d'urbanisme.

«Président intelligent, actif et dévoué de l'hospice florissant des vieillards de St-Ursanne, qu'on peut appeler son œuvre, tant il s'y donna tout entier, animateur de l'œuvre «Pour la Vieillesse», généreux rénovateur du château de Pleujouse, de ce vieux donjon de chez nous, dont les chants d'enfants réveillent en été les échos, âme de la «Société bruntrutaine d'embellissement», collaborateur écouté des «Châteaux suisses», il fut aussi et surtout le cœur de la «Société jurassienne d'Emulation», à laquelle il se voua et se dévoua totalement, tout en s'occupant encore de la Croix-Rouge, de l'Ouvroir et de la Fondation Billieux-Faber.

«Membre parmi les plus anciens de notre Société, au Comité central depuis de longues années et trop modeste pour avoir voulu en accepter la présidence — mais il était son inamovible vice-président, — il présidait la commission importante du Prix littéraire et savait justifier, dans cette délicate fonction, ses décisions avec une causticité dont la douce raillerie n'excluait pas la charité.

«Il ne manquait jamais une séance, sauf empêchement absolu toujours disposé à soutenir les nobles initiatives de son enthousiasme réfléchi, participait à toutes ses assemblées générales, délégué souvent aux réunions de sociétés savantes et amies, prêt à recevoir toujours nos hôtes dans son hospitalière demeure et sachant, dans les trop rares conférences publiques qu'il donnait, allier l'humour au sérieux, la fantaisie à la réalité et en faire un tout spirituel et pratique.

«Ce n'était point un lutteur. Le rôle de conciliateur convenait mieux à son tempérament. S'il était loin cependant de cacher son drapeau politique et religieux, il respectait celui des autres.

«Il fut l'artisan de la concorde entre citoyens d'opinions différentes.

«Cet homme de bien qui passa ses dernières années à donner des leçons, des conseils et des secours, nous fait ici-même, à tous, une suprême recommandation. Et aucun lieu n'est plus propice pour que nous l'entendions et que nous en fassions notre profit, aujourd'hui surtout.

«Tout homme de cœur, quelque croyance qu'il ait, laisse à l'entrée d'un cimetière ses inimitiés et ses rancunes. Le silence de ces tombes ne nous prêche-t-il pas que la vie est brève, que nous devons nous aider les uns les autres, à cheminer jusqu'à ce lieu de repos et d'oubli, et Joseph Choffat ne semble-t-il pas nous murmurer : «Puisque la Providence vous a placés côte à côte dans un même temps et dans une même petite patrie, efforcez-vous de vous mieux comprendre, d'oublier ce qui vous divise et de vous faciliter l'existence commune.»

«Avec Joseph Choffat disparaît un noble représentant de l'ancienne génération, un citoyen dévoué au bien public et aux intérêts de sa petite cité et du Jura, un parfait honnête homme, et un bon chrétien.

«Qu'il repose dans la paix du Seigneur et que sa famille soit assurée que la mémoire de Joseph Choffat restera en honneur dans notre coin de terre en général et au sein de la Société jurassienne d'Emulation en particulier.»

Le Dr vét. Martin Ritzenthaler

(1886-1941)

Dans la nuit du 9 au 10 janvier 1941, une attaque cardiaque emportait soudainement Martin Ritzenthaler. Vigoureux et plein de vie, il a dû répondre à l'appel de la mort, laissant dans l'effondrement de la douleur, sa femme, son fils et sa fille. Homme de cœur, il était profondément attaché aux siens ; il aimait avant tout son foyer, imprégné d'une chaude atmosphère d'affection familiale, dans la coquette maison qu'il avait construite selon ses goûts et ses désirs, à proximité du Sand, à Schönbühl.

Martin Ritzenthaler venait de diriger, pendant trois ans, en

président aimé et sympathique, les destinées de la section bernoise de l'Emulation. Il lui avait voué un vif attachement, non seulement par sa présence assidue à la table des «Maréchaux», des jeudis et samedis, mais aussi par son effort constant pour renforcer la cohésion entre les Jurassiens parsemés à Berne. Si ses initiatives n'eurent pas toutes le succès qu'il en attendait lui-même, la cause en est imputable aux circonstances imprévues amenées par la guerre et la mobilisation. La période de sa présidence marquera cependant dans les annales de la Société d'Emulation par son caractère propre, plein de cordialité et de chaleur.

Le docteur Ritzenthaler, après de sérieuses et rapides études à Porrentruy, puis à la faculté vétérinaire de Berne, joua un rôle en vue, pendant plus de trente ans, comme directeur du Dépôt de la Remonte fédérale du Sand, près de Berne. Il s'attira à juste titre, la considération de ses confrères et des amis du cheval par d'importantes publications concernant ses savantes recherches sur les nombreuses maladies d'acclimatation des chevaux de cavalerie et par ses opinions personnelles relatives à l'élevage chevalin. En récompense de ces travaux scientifiques, le vétérinaire Ritzenthaler obtint la médaille Haller et fut honoré, en 1923, d'une chaire de privat-docent à l'Université de Berne. En sa qualité de major, il fut chargé par le Département militaire fédéral de plusieurs missions en Irlande et en Amérique, pour l'achat de chevaux destinés à notre armée.

Martin Ritzenthaler: une âme sensible et compréhensive, un homme affable et ouvert à tous les domaines de l'esprit, un vétérinaire conscient de sa belle vocation.

F. I.

Marc-Ulysse Doriot

(1856-1940)

Le 18 avril 1940, l'Emulation jurassienne perdait un de ses membres les plus dévoués : M. Marc-Ulysse Doriot, qui s'est éteint à l'âge de 84 ans, après une longue maladie vaillamment supportée.

Le défunt a pratiqué le métier de régleur à la Manufacture d'horlogerie A. Reymond S. A. jusqu'en janvier 1939, date à la-

quelle son état de santé l'a obligé à se séparer de ses collègues après 41 ans de labeur ininterrompu.

C'est en effet le 2 novembre 1898 que M.-U. Doriot a apporté sa collaboration à M. Aug. Reymond. Il fut donc le premier ouvrier de la manufacture qui porte encore le nom de son fondateur et à laquelle M. Reymond a su donner un si bel essor.

Toujours le premier et le dernier au travail, M.-U. Doriot, par sa conscience professionnelle, avait su se faire apprécier par la direction de la fabrique qui l'avait en haute estime et par ses collègues qui conservent de leur doyen un souvenir ému.

En dehors de ses occupations professionnelles, M. Doriot s'intéressa de tout temps à la chose publique. Il nourrissait pour son village de Tramelan un amour qui ne se départit pas un instant et travailla de toutes ses forces à sa prospérité. Les diverses charges qu'il occupa au cours de sa longue et laborieuse existence, il les remplit au plus près de sa conscience et l'on peut dire qu'il fut fidèle dans les petites choses comme dans les grandes.

Pendant de longues années il fit partie de l'autorité municipale et assuma la charge d'adjoint-maire. Plus tard, il fut appelé à représenter au Conseil général le parti libéral dont il fut toujours un des membres les plus fidèles et les plus écoutés. Il fit partie, en outre, à plusieurs reprises, de la Commission d'école.

Dans un autre domaine : celui de la défense contre le feu, il parvint, grâce à ses qualités d'initiative, au poste de chef des secours qu'il remplit avec autant de savoir-faire que de dévouement.

Pour compléter cette chronique forcément incomplète, disons encore que M. Doriot fut un excellent musicien et que pendant près d'un quart de siècle il fit partie de l'Union Instrumentale de Tramelan.

Ajoutons qu'au militaire, il avait servi dans le bataillon 22 en qualité de sergent-major.

Mais si M. Doriot était avant tout un homme d'action, il n'était cependant pas insensible aux choses de l'esprit. C'est ainsi qu'il fut, dès ses débuts, gagné à la cause de l'Emulation, dont il devint un membre zélé et dévoué. Il s'intéressait aux publications littéraires, scientifiques et artistiques de cette société et chaque année, c'est avec un plaisir renouvelé qu'il prenait connaissance des travaux contenus dans les «Actes».

Figure populaire, représentative et caractéristique d'une époque révolue où la bonne foi était encore monnaie courante, Marc-Ulysse Doriot fera un grand vide non seulement dans sa

famille qui le vénérait, mais encore au sein de son parti, à l'Emulation et d'une façon générale dans la population tout entière. Chacun aimait à le rencontrer, à l'écouter évoquer de vieux souvenirs et prendre parti avec véhémence parfois contre la bassesse et les turpitudes des temps présents.

L'Emulation gardera de ce membre fidèle un reconnaissant souvenir.

Dr Carl Roth

(1880-1940)

Le 22 mai 1940 décédait à Bâle, après une courte maladie, le Dr Carl Roth, bibliothécaire de l'Université de Bâle. Sa mort cause un grand vide dans les milieux intellectuels et scientifiques de sa ville natale et de la Suisse entière où, par un travail acharné et consciencieux, il s'était fait une réputation d'historien bien méritée.

Carl Roth naquit le 17 juin 1880. Il était fils d'un commerçant de Bâle. Au printemps 1899, après avoir fréquenté le gymnase de cette ville, il obtient son certificat de maturité qui lui ouvre les portes de l'Université. Il s'y fait inscrire à la faculté de philosophie et se voue tout entier aux études historiques qu'il couronne par une thèse intitulée «Die Auflösung der thiersteinischen Herrschaft» qui lui vaut le titre de docteur.

Peu après, il entre à la Bibliothèque de l'Université dont il devient bientôt le chef de la division des manuscrits. Carl Roth entreprend alors et mène notamment à bonne fin un important catalogue de nombreux documents des XVe et XVIe siècles.

Carl Roth se fait aussi remarquer par de nombreuses études sur les châteaux moyennageux de la région de Bâle et de notre Jura. Il fut un des promoteurs et fondateurs du «Schweizerischer Burgenverein».

Pendant de nombreuses années, il siégea comme délégué de l'Etat bâlois dans la commission des monuments de la ville de Bâle, et à son tour, le Conseil fédéral le désigna comme membre de la commission fédérale des monuments historiques.

Il a droit aussi à la reconnaissance de la Société jurassienne d'Emulation, dont il suivit, avec intérêt, les travaux et dont il était membre correspondant honoraire depuis de nombreuses années.

P. Ch.

Aloïs Charpier

(1864-1939)

Nous avons eu, en 1939, la douleur de perdre l'un de nos plus anciens membres, M. Aloïs Charpier, ancien pasteur.

Né à Bévilard en 1864, Aloïs Charpier suivit les classes de l'école secondaire de Moutier, puis les cours du gymnase et de la faculté nationale de théologie de l'Université de Neuchâtel. Après un séjour à Leipzig, il rentra dans son village natal où il fut installé comme pasteur en 1893. Elu à Bienne en 1909, il exerça son ministère dans cette ville jusqu'en 1934, année où il prit sa retraite.

Mais dans sa retraite, Aloïs Charpier ne demeura pas inactif. Il n'était pas homme à pouvoir rester sans rien faire. Nombreux sont les collègues jurassiens qu'il remplaça pendant leurs vacances. Ses anciens paroissiens eurent également, plus d'une fois, la joie de l'entendre leur parler du haut de la chaire qu'il avait occupée avec tant de talent pendant vingt-deux ans. Les fidèles de diverses communautés de langue française dispersées en Suisse allemande, le revirent souvent avec plaisir. M. le pasteur Charpier, même après sa démission, consentit encore à faire partie du synode cantonal, aux assemblées duquel il prit part durant de longues années comme représentant du cercle de Bienne.

M. Charpier incarnait le pasteur dans la tradition d'autrefois. Toujours vêtu avec soin, pondéré dans ses gestes et dans ses paroles, il représentait bien le ministre de l'Eglise d'une génération qui s'en va. Sa foi vivante éclatait dans ses sermons et dans son enseignement. La manière dont il savait l'exprimer produisait toujours, sur ses auditeurs fidèles et attentifs, une profonde et bienfaisante impression. Son influence était grande. Pour s'en convaincre, il suffit d'entendre parler ses catéchumènes ; ceux-ci n'oublieront pas le pasteur qui les entretint de Dieu avec tant de conviction et d'amour.

Le pasteur Charpier se dépensa pour les œuvres de sa paroisse. Le travail à accomplir était énorme et pas toujours facile. Mais jamais il ne se laissa décourager. La sincérité de sa foi, son bel optimisme le préservèrent de toute faiblesse. Le pasteur Charpier fut un homme de cœur, l'amabilité même.

Dans l'intimité, M. Charpier était un ami charmant, un causeur aimable. Il professait le culte du souvenir. Il rappelait avec allé-

gresse ses jeunes années. Il servait avec une égale ferveur Dieu et la Patrie. La Patrie, il avait appris à mieux l'aimer à la Société de Zofingue, dont il demeura, jusqu'à sa mort, un membre enthousiaste. Fidèle aux réunions de Vieux-Zofingiens, il retrouvait là sa jeunesse, ses compagnons d'études, le souvenir d'un temps où la vie avait de la douceur.

La belle vie de M. Charpier demeure comme un exemple.